

## Sur l'École sémiotique de Moscou-Tartu

BORIS OUSPENSKI

L'École sémiotique de Moscou-Tartu (ou de Tartu-Moscou) dont l'auteur de ces lignes se considère un représentant s'est formée dans les années 1960 à l'initiative d'un groupe de philologues, en premier lieu de Moscou et de Tartu. Les chercheurs moscovites étaient essentiellement linguistes, leurs intérêts ne se limitaient pas à la linguistique proprement dite, mais touchaient aussi bien aux études littéraires qu'aux disciplines connexes. Les chercheurs tartusiens étaient spécialistes de littérature et s'intéressaient aux questions linguistiques<sup>1</sup>. Aussi bien pour les uns que pour les autres, la philologie était quelque chose de plus important qu'un simple domaine des savoirs professionnels : elle déterminait leur conception du monde [*mirovozzrenie*]. Il leur semblait naturel de chercher à appliquer cette conception à des branches très différentes. En même temps, ces chercheurs étaient réunis par leur aspiration à l'exactitude, à la rigueur [*točnost'*] de l'approche scientifique, à une représentation explicite et délibérée [*osoznannyj*] des méthodes de recherche. Ils aspiraient à se débarrasser complètement du subjectivisme et de l'impressionnisme propres aux sciences humaines.

---

1. Pour une histoire plus détaillée de cette union, cf. Boris Andreevič Uspenskij, « K probleme genezisa tartusko-moskovskoj semiotičeskoj školy » [Au Sujet de la genèse de l'école sémiotique de Tartu-Moscou], *Trudy po znakovym sistemam*, 20, 1987, p. 18-29.

Selon eux, les sciences humaines devraient, idéalement, se transformer en sciences exactes ; dans le cas où cela serait impossible, elles devraient définir clairement les limites de leur savoir.

Les représentants de l'École de Moscou-Tartu ne déclaraient jamais faire partie d'un courant uni, réuni par une plateforme scientifique ou par un programme de recherches communs. De plus, ils tendaient constamment à élargir leur domaine d'intérêts, à trouver une nouvelle problématique, à élaborer de nouvelles méthodes de recherche. Ce courant est né spontanément pour ainsi dire et ce, plutôt grâce aux rencontres régulières des participants de l'École que grâce aux efforts particuliers de chacun. En raison d'une série de circonstances, ces rencontres cessèrent à la fin des années 1980 et au début des années 1990 ; c'est ainsi que l'« union » des représentants de cette École a cessé. Depuis cette époque, il est difficile de parler de l'École de Moscou-Tartu comme d'un réel courant de recherches. Aujourd'hui, après tant d'années, les participants de ces rencontres peuvent se regarder avec du recul (de façon « défamiliarisée » [*ostranennô*], selon les termes de Viktor Borissovitch Chklovski et de certains autres représentants du formalisme russe), ainsi que de déterminer, *post factum*, quels furent les principes fondamentaux de ce courant.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'École sémiotique de Moscou-Tartu ne s'intéressa à la sémiotique (en tant que discipline scientifique indépendante) que dans une moindre mesure. Pour les représentants de cette École, la sémiotique était moins un domaine particulier du savoir avec son axiomatic et sa méthodologie qu'une *clé* qui déterminait leur approche des phénomènes les plus divers de la culture humaine et qui permettait de voir des ressemblances importantes entre eux. À la base de cette approche se trouvaient les notions de signe et de langue ; en conséquence, tout ce qui est embrassé par une telle approche pourrait être défini comme *sémiosphère*. Ce furent les *textes* (c'est-à-dire des séquences sémantiquement organisées de signes) qui constituaient l'objet de recherche immédiat des représentants de cette École. Dans cette interprétation, la sémiotique apparaissait comme une métadiscipline qui réunissait les sciences humaines les plus diverses.

La description *sub specie semioticae* ne constituait pas un but en soi : en analysant – en termes sémiotiques – telle ou telle œuvre d'art, tel ou tel phénomène historique, etc., les chercheurs aspiraient, plutôt qu'à présenter les possibilités de la méthode sémiotique, à mettre en évidence la nature sémiotique [*znakovaja*

*priroda*] de l'objet étudié. Autrement dit, le chercheur qui étudiait, par exemple, l'art ou l'histoire œuvrait [*vystupat' kak*], avant tout, comme un critique, un historien d'art [*iskusstvoved*] ou un historien, mais non pas un sémioticien ; il partait du principe (et il essayait de le montrer) qu'une description de ce type est surtout importante pour la compréhension du phénomène étudié. Au fond, la sémiotique apparaissait comme une discipline *appliquée*, c'est-à-dire auxiliaire, dont l'existence même serait justifiée précisément par son application à un matériau concret. Avec une telle approche, l'utilisation du mot *sémiotique* suppose implicitement la désignation de l'objet étudié (tout comme le mot *histoire* : l'histoire en général n'existe pas, à la différence de celle d'un pays, d'un peuple, d'un objet, d'un phénomène, etc.). Par conséquent, par sémiotique est sous-entendue non pas une méthode, mais une représentation de la nature sémiotique [*znakovaja priroda*], de tel ou tel phénomène. En général, les représentants de l'École de Moscou-Tartu ne travaillaient jamais à l'élaboration de la méthodologie abstraite de l'analyse sémiotique ; ce n'est pas un hasard s'ils n'ont jamais enseigné la sémiotique et, en général, s'ils n'aspiraient pas à son exposition systématique. En même temps, leur intérêt pour les divers domaines du savoir qui seraient réunis par une approche commune leur donnait la possibilité d'étudier les problèmes globaux en surmontant la spécialisation étroite qui était propre à chacune des disciplines concernées.

C'est la combinaison de recherches spécialisées avec une problématique globale qui distingue l'École sémiotique de Moscou-Tartu des autres courants sémiotiques. Une autre particularité de cette École est l'intérêt pour la *sémiotique de la culture*.

Cela explique l'intérêt principal de l'École de Moscou-Tartu pour les phénomènes *structuraux* [*strukturnye*] et non pas singuliers ou, plus précisément, pour la structure et non pas pour les éléments qui en font partie : au centre de l'attention du chercheur se trouvent ainsi les liens réciproques [*vzaimosvjaz'*] des phénomènes et non pas les phénomènes en tant que tels. Liés les uns aux autres (à un niveau aussi bien synchronique que diachronique), les phénomènes constituent le champ dans lequel le sens est engendré et dans lequel, par conséquent, la formation des signes [*znakooobrazovanie*] se réalise.

Le principe dominant pour l'École sémiotique de Moscou-Tartu était le suivant : (aller) de la forme vers le sens, et non pas d'un sens vers un autre (ce dont s'occupe la philosophie), ni d'une forme vers une autre (ce que les mathématiciens font), ni du sens

vers la forme (ce qui relève de la compétence de l'art). Dans cette approche, on entend par sens (et, en général, par contenu) ce qui est capable d'expliquer la forme.

Dans l'expérience initiale de la communication, le contenu prime, tandis que la forme est secondaire : nous partons du sens pour engendrer la forme. Le processus créateur se caractérise par un jeu du contenu et de la forme, quand non seulement le contenu engendre la forme, mais également, au contraire, quand la forme engendre le contenu (l'auteur non seulement part d'un contenu, mais il le crée). Entre temps, en cas de nécessité, le chercheur étudiant la sémiotique de la culture doit aller de la forme vers le contenu. Seule la forme lui est accessible (signe en tant que *signans*) et il doit reconstruire le contenu qui se trouve derrière elle (signe en tant que *signatum*). La forme apparaît comme une donnée initiale [*isxodnaja dannost'*], tandis que le contenu est le résultat d'une reconstruction hypothétique.

À la base de cette approche se trouve, au fond, la méthode de *modélisation* [*metod modelirovanija*]. Les mêmes phénomènes formels [*formal'nye javlenija*] peuvent être compris de façons différentes ; quant au contenu, divers modèles peuvent se trouver derrière ces phénomènes (tout comme nos langues peuvent être décrites de façons différentes, et, en principe, tout comme divers mécanismes grammaticaux peuvent être proposés pour expliquer les mêmes phénomènes linguistiques). En général, dans les sciences humaines qui étudient les phénomènes de la culture humaine, on ne peut rien *prouver* : nous ne pouvons qu'*expliquer* tel ou tel phénomène, et un seul et même phénomène peut, en principe, être expliqué différemment. Le degré de la force de persuasion de telle ou telle explication est déterminé par les liens réciproques [*vzaimosjaz'*] des phénomènes qui peuvent en découler, c'est-à-dire par la capacité de telle ou telle explication d'être appliquée également à d'autres phénomènes, qui sont connexes par rapport à celui étudié.

L'École sémiotique de Moscou-Tartu est apparue en Union soviétique, ce qui a, dans une grande mesure, déterminé le caractère de ce courant. L'existence du rideau de fer contribuait à la consolidation des liens entre les chercheurs ; la pression idéologique déterminait leur aspiration à une liberté intellectuelle ainsi que leur renoncement à toutes les évaluations idéologiques (par conséquent, si la sémiotique française, née dans l'Occident libre, avait un caractère idéologique manifeste, l'École sémiotique de Moscou-Tartu était complètement dénuée de composante idéologique). L'École sémiotique de Moscou-Tartu est apparue

dans les conditions d'une opposition interne, mais plutôt que de s'opposer à la réalité soviétique, elle aspirait à en être complètement indépendante. Nous pouvons reconnaître qu'elle a réussi.

Université nationale de recherche « École des hautes études  
en sciences économiques » (EHESÉ) de Moscou

*Traduit du russe par Ekaterina Velmezova*